

Il y a une douzaine d'années. Michel Serres avait accordé un entretien à la revue *Diasporiques*, alors « Cahiers du Cercle Gaston-Crémieux »¹. Cet entretien reste d'une parfaite actualité et il nous a dès lors paru légitime d'en faire connaître la teneur à nos lecteurs en hommage à la mémoire d'un homme en tous points exceptionnel.

Au dogme de la différence, il faut désormais substituer celui de l'origine commune

Entretien avec Michel Serres

Michel Serres
est membre
de l'Académie
française

IDENTITÉ ET APPARTENANCES

Diasporiques : Michel Serres, vous dites vous-même « appartenir à au moins une culture » et vous laissez entendre que c'est en fait à plusieurs. Et puis, je vous cite, vous écrivez : « Il faut changer d'espace pour comprendre le culturel ». Pouvez-vous commenter ces deux affirmations ?

Michel Serres : Je partirai d'une méditation ancienne sur le concept d'identité. Sur votre carte « d'identité » ou sur la mienne, il n'y a en fait que des appartenances : vous « appartenez » à l'ensemble des gens qui portent votre nom, à celui de ceux qui ont le même prénom ou la même date de naissance que vous. Nous avons, chacun, de multiples appartenances culturelles et le cas échéant culturelles, des appartenances linguistiques, etc.

Mais on confond souvent « appartenance » et « identité », commettant ainsi d'abord une erreur logique. En mathématiques, on sait parfaitement faire la différence entre le signe \equiv (qui implique une absence totale de différence des deux côtés du symbole) et le signe \in (qui témoigne simplement d'une inclusion : « l'objet appartient au sous-ensemble A »). Une carte dite d'identité, c'est en fait une carte qui cumule diverses appartenances : quand on parle d'identité nationale, il s'agit en réalité d'une appartenance nationale. Des erreurs logiques, nous ne cessons certes d'en faire, il n'y a pas lieu d'en avoir honte et ne serait donc pas grave s'il ne s'agissait là que d'une simple erreur logique. Mais c'est aussi une erreur et je dirai même un crime politique parce que cette confusion entre appartenance et identité est au cœur

¹ Le cercle Gaston-Crémieux, « cercle de réflexion et de libres débats sur le fait juif en tant que fait historique et culturel, non inféodé à la synagogue et au sionisme », a vu le jour en 1967 et a été dissous en 2015. Il avait créé la revue *Diasporiques* sous sa première forme en 1997.

même du racisme : « Je ne suis pas une personne individuelle, multi-appartenante, je ne suis, aux yeux des racistes, que le représentant d'une appartenance particulière, censée constituer à elle seule mon *identité* ».

Qu'est-ce dès lors qu'un homme « cultivé » ? On peut partir d'une définition ethnologique. Je suis né, moi, en moyenne Gascogne, d'une famille plus ou moins rurale, marquée par des pratiques paysannes, agraires : c'est là mon premier fonds culturel. Et puis, progressant dans mes études, je me suis construit une culture humaniste : j'ai lu Shakespeare et Corneille, écouté Mozart et Debussy... Mes voyages – j'ai eu la chance de beaucoup voyager – m'ont ouvert à de multiples cultures mondiales : sud-américaine, aborigène, etc. Etre cultivé, c'est en fin de compte accéder à dix, vingt cultures, directement ou par la lecture, les rencontres, etc.

Qui suis-je, en fin de compte ? « Je suis qui je suis » dit Yahvé. Mais il est le seul à pouvoir le dire. Ne devrais-je pas me définir, moi, par le décodage de mon ADN ?

D : Ce serait bien réducteur !

MS : Certes, mais ce serait quand même déjà plus riche en information que « Michel Serres »

D : Je n'en suis pas tout à fait convaincu...

MS : Disons alors que mon identité pourrait être définie par la réunion de mes caractéristiques génétiques et de mes multiples appartenances. Ce qui veut dire, incidemment, que mon identité ne cessera de se construire jusqu'au jour de ma mort.



Michel Serres : « La confusion entre appartenance et identité est au cœur même du racisme ».

QU'EST-CE QU'UN PEUPLE ?

D : Passons, si vous le voulez bien, de l'individu à la collectivité. Laiques – au sens ici d'une distance prise par rapport aux pratiques religieuses – nous ne nous interrogeons pas moins, au cercle Gaston-Crémieux, sur le rôle des cultes dans l'histoire des peuples – le peuple juif en particulier – et notamment dans le maintien de leur cohésion au fil du temps. Quel sens le concept de peuple a-t-il pour vous ? Quel est le poids de ses racines culturelles dans son identité ?

MS : Question redoutable s'il en fut ! Mais elle est particulièrement intéressante à propos du peuple juif. A ma connaissance, c'est en effet avec lui qu'apparaît pour la première fois une définition « temporelle » de ce concept de « peuple ». L'Histoire et donc d'une certaine façon le temps des hommes ne commencent réellement qu'avec la Bible et les Prophètes. Auparavant la notion de l'irréversibilité du temps n'est



« L'humanité tout entière est d'ores et déjà assez largement diasporique et cette tendance ne peut qu'aller en croissant à l'avenir. »

pas explicite. Avec les discours prophétiques, elle prend corps et, parallèlement, émerge l'idée d'un possible progrès : c'est dans l'immanence de l'Histoire que la promesse de Yahvé peut s'accomplir. Il s'agit là d'une rupture totale avec tout ce que l'on pensait ou disait antérieurement. L'un des sous-produits ou je dirai plus volontiers le bénéfice latéral de cette « création » de l'Histoire (dans le double sens du mot Histoire : celle qui se déroule et celle qu'on écrit) est que bien rares sont les philosophes juifs à ne pas être prioritairement préoccupés par la question du temps. Nous avons en l'occurrence affaire à une construction particulière et forte de la notion de peuple : il ne s'agit plus là d'un sous-ensemble de popu-

lations découpé par une cartographie (comme le peuple d'Athènes, ou celui de Sparte ou de Thèbes) mais bien d'une collectivité humaine structurée par un processus évolutif. En d'autres termes, le peuple juif est, pour la première fois dans l'Histoire, un peuple authentiquement *historique*.

D : Ne rejoignons-nous pas ainsi très directement le concept de *diaspora* ? Le peuple juif est historiquement un peuple sans terre propre autre que mythique...

MS : Mais sa terre, c'est le temps ! Pour la plupart des peuples et des cultures, la Terre Sainte, c'est *ici*, c'est celle sur laquelle on vit. Avec l'Alliance, la Terre Sainte se transporte ailleurs. Et, d'une certaine façon, à la terre matérielle se substitue le temps, l'éternité et l'immatérialité du temps... La terre n'est plus l'espace mais devient le temps.

D : Nous avons nous-mêmes, il y a une douzaine d'années maintenant, pris l'initiative, au cercle Gaston-Crémieux, de réfléchir à la question centrale du temps chez les Juifs : cette entité que nous avons alors appelée le « temps juif », en tentant en l'occurrence de lui donner une « lecture laïque »²...

MS : En traitant du temps comme espace de vie, vous étiez bien, en effet, au cœur de la judéité. Cependant, historiquement parlant, les Juifs ne vont pas garder pour eux seuls ce regard particulier sur la terre et le temps. Ainsi, aux premiers temps du christianisme, les peuples alentour vont se convertir – sous l'influence notamment de Paul – à la nouvelle religion.

² Cercle Gaston-Crémieux, *Temps juif, lecture laïque*, Ed. Liana Levi, Paris, 1995. 185 pages, 15 €

Or tous ont comme dieux des dieux de leur terre et ils sont conduits à abandonner cette représentation pour se faire à l'idée judéo-chrétienne que la divinité est « d'ailleurs »... Quelle innovation et quel bouleversement sont-ils ainsi induits, initialement, par les Juifs puis universalisés par les nouveaux Chrétiens ! La notion d'Histoire peut dès lors franchir l'étape du seul prophétisme biblique : on va la trouver exprimée en particulier chez Bossuet et chez Pascal – elle est alors encore religieuse – et elle ne se « laïcise » – pour parler comme vous – qu'avec Condorcet, qui va, lui, introduire explicitement l'idée que le progrès, directement associé au temps de l'Histoire, passe par la science. Les germes de cette évolution existaient déjà chez les deux premiers mais c'est bien Condorcet qu'il faudra attendre pour les mettre en valeur.

ETRE ICI ET AILLEURS À LA FOIS

D : *Diasporiques* avait interviewé, il y a quelques années, une sociologue peule, spécialiste des Grands Nomades africains, Salamatou Sow. « *Il n'y a pas de meilleure terre au monde, nous disait-elle, que celle à laquelle on est habitué* ».

MS : C'est aussi le vieil aphorisme des sages latins : *Ubi bene, ibi patria* ! « *Là où je suis bien, c'est là qu'est ma patrie* »...

D : Toute la littérature yiddish qui parle du *Shtetl*³ ne dit pas autre chose...

MS : C'est en effet une vieille tradition juive que cet attachement au lieu où l'on vit, nullement incompatible

au demeurant avec la vision messianique que symbolise la célèbre phrase : « *L'an prochain à Jérusalem !* ». Il y a, dans ce double attachement, quelque chose aujourd'hui de très moderne : citez-moi quelqu'un qui soit dans une situation radicalement différente ! Moi-même, qui suis originaire de Gascogne, j'ai perdu une bonne part de ces racines depuis l'âge de seize ans ; je suis aujourd'hui parisien sans l'être vraiment, j'habite la Californie plusieurs mois chaque année sans être vraiment californien ; je roule ma bosse un peu partout. Et c'est vrai que j'aime... successivement chacun des lieux dans lesquels je passe. Mais ceci ne vaut pas que pour les privilégiés comme moi : l'humanité tout entière est d'ores et déjà assez largement diasporique et cette tendance ne peut qu'aller en croissant à l'avenir.

Et puis il y a les travaux de paléoanthropologues et des généticiens des populations qui démontrent à quel point les hommes ont « diffusé » sur la planète à partir du noyau initial africain pour constituer progressivement l'immense diaspora d'*Homo sapiens* dont nous sommes partie prenante. C'est ce que j'appelle moi le Grand Récit, pour me moquer un peu des philosophes post-modernes... C'est une sorte de transposition en modèle géant de ce que l'on retrouve dans la diaspora spécifique du peuple élu. Il faut à partir de là réécrire toute l'Histoire. Quand on dit que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, Marco Polo l'Asie et Jacques Cartier le Canada, rien n'est plus faux : il s'agissait en fait de retrouvailles entre gens qui s'étaient quittés... quelques dizaines voire quelques centaines de milliers

³ La ville juive en Europe centrale.

d'années plus tôt. C'est la grande découverte des temps modernes que celle de cette lointaine parenté trans-continentale, née de cette explosion démographique à partir d'un noyau initial.

D : On peut en effet concevoir le mot « diaspora » en ce sens : une dispersion à partir d'un « centre ». Mais on peut aussi lui donner un sens plus statique : celui du simple constat d'une *dispersion* sans que le lieu d'origine de ses composantes n'ait à être précisé.

LES VALEURS

MS : Cette seconde définition se prête particulièrement bien à la prise en compte de la multiplicité des situations humaines actuelles, sans qu'on ait à remonter à l'origine des temps pour ce faire. Et si tous les peuples cherchent à se représenter leur histoire à partir de mythes fondateurs, il reste néanmoins une singularité majeure de l'histoire du peuple juif, cette histoire qui a marqué le monde. Est-ce la souffrance ? Je ne le crois pas, en tout cas pas de façon hautement spécifique : à des titres divers certes, beaucoup de peuples ont souffert. Non, selon moi, ce qui singularise fondamentalement le peuple juif, c'est le sacrifice d'Abraham. Abraham est sur la montagne avec son fils et s'apprête à le sacrifier... et le poignard s'arrête. Ce geste interrompu est absolument fondamental dans l'histoire de l'humanisation. Tous les peuples antiques ont connu le sacrifice humain : en Grèce, dans le croissant fertile, à Carthage, partout... Le message essentiel que le peuple juif a donné au monde est : « *Tu ne tueras plus d'homme,*

tu sacrifieras un bœuf à sa place ». Et ça, quatre mille ans avant Jésus-Christ, vous vous rendez compte, c'était un incroyable message ! Nous sommes sortis de la barbarie, nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui par le canal de cette filiation. Personnellement, je ne suis pas juif mais je me reconnais quand même comme fils d'Abraham.

D : Mais ce message n'isole-t-il pas quelque peu les Juifs dans leur singularité ?

MS : Pas du tout, parce que, bon an mal an, le reste de l'humanité s'est appropriée ce message. Le « Tu ne tueras point » s'est propagé – avec toutes les catastrophes et retours en arrière que l'on sait, mais nous le portons néanmoins en nous ! Et c'est précisément en cela que je me reconnais comme juif... Nous avons affaire, là, à une valeur universelle.

D : Vous venez d'employer une expression, *valeur universelle*, dont j'aimerais que vous la commentiez plus avant. Nous savons en effet que de grandes civilisations contestent aujourd'hui notre façon un peu outrecuidante à leurs yeux d'étaler nos certitudes sur ce que sont les « valeurs » fondamentales, en particulier les valeurs individuelles. N'avons-nous pas tendance à privilégier nos propres valeurs en les considérant arbitrairement comme universelles ?

MS : On peut prendre d'autres exemples d'universalité que celui du refus du sacrifice humain. Les Grecs ont ainsi inventé la géométrie et les théorèmes de Pythagore et de Thalès se sont universalisés sans le moindre

conflit. L'Inde a inventé une façon d'écrire les nombres que les Arabes puis nous-mêmes ont adoptée sans hésitation ni murmure. La musique est universelle depuis la nuit des temps. On peut donc accéder à l'universel de multiples façons. Cependant les universaux que je viens d'évoquer sont abstraits et nous avons aussi de nos jours des universaux très concrets. Ainsi le Grand Récit auquel je faisais référence il y a quelques instants met à mal le dogme qu'ont fait régner pendant un demi-siècle les sciences humaines : celui de la différence, tel que nous l'a notamment enseigné Claude Lévi-Strauss. Il fallait reconnaître à chaque culture sa dignité propre. Mais aujourd'hui nous nous devons de prendre acte – le Grand Récit nous l'impose ! – de l'universalité de l'espèce humaine. Nous sommes tous sortis de la même souche d'ADN !

D : On ne raconte pas pour autant les valeurs exactement de la même façon d'un bout à l'autre de la terre !

MS : Il a bien fallu que chaque culture s'adapte à son environnement physique et donc se différencie. Mais il faut maintenant s'engager sur le chemin inverse, commencer par faire prendre conscience par tous les hommes de l'universalité de leur patrimoine génétique, une première étape vers la réconciliation de leurs valeurs. C'est bien ce que je propose personnellement au travers de l'enseignement du Grand Récit partout dans le monde. L'enseignement est la clé essentielle de la communication entre les hommes et donc la base incontournable d'un réel partage des valeurs.



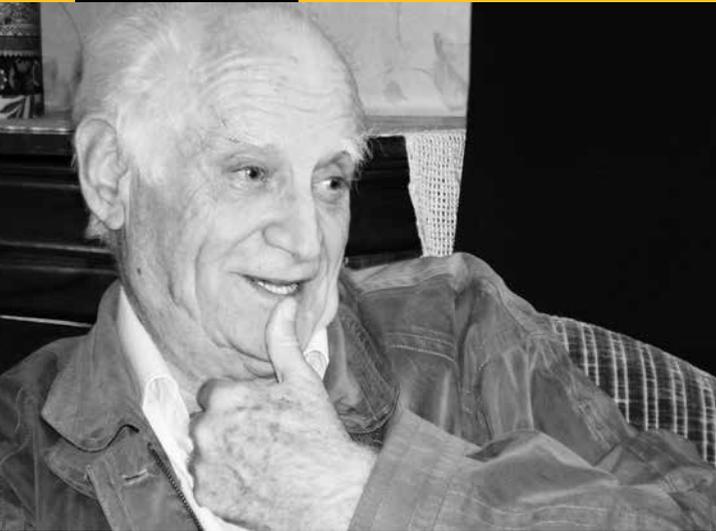
D : Mais la « religion de l'individu », que nous cultivons, disons pour faire simple en Occident, est-elle vraiment compatible, à terme, avec la priorité apparemment donnée ailleurs aux valeurs collectives, que ce soit au Japon ou en Chine ?

MS : C'est incontestablement un point de clivage majeur, je peux en donner moi-même une illustration significative. Au moment de la création du G7, je faisais partie de la délégation nationale chargée de trouver un terrain d'entente entre les sept pays en matière, précisément, de choix de valeurs de référence. Et nous avons buté sur cette difficulté sans parvenir à la surmonter.

D : Et que dire alors de la question du genre, de la façon dont sont traitées les femmes dans nombre de cultures !

MS : Je pense – et j'espère – qu'on surmontera un peu plus facilement cet obstacle-là. Mais c'est bien en ce sens que je dis ne pas croire qu'on puisse considérer toutes les cultures comme également dignes.

Le « Tu ne tueras point » s'est propagé – avec toutes les catastrophes et retours en arrière que l'on sait, mais nous le portons néanmoins en nous ! Et c'est précisément en cela que je me reconnais comme juif... Nous avons affaire, là, à une valeur universelle. »



« Eh bien, toutes les cultures ne se valent pas, il faut l'admettre et admettre... de ne pas le dire ! »

D : Certes, mais si on ne reconnaît pas cette équivalence par principe, cela suppose une référence implicite à des valeurs universelles et l'on tourne un peu en rond...

MS : Eh bien, toutes les cultures ne se valent pas, il faut l'admettre et admettre... de ne pas le dire ! (*rires*) Plus sérieusement : il faut dire que les cultures qui considèrent la femme comme un être inférieur sont des cultures inférieures. Et nous ne sommes pas encore tout à fait sortis nous-mêmes de l'auberge de ce point de vue, nous devons en être conscients.

L'AUTRE

D : Tout ce que nous avons dit tourne, d'une certaine façon, autour de la reconnaissance de l'autre. Nous avons été très frappés, à *Diasporiques*, par ce que Jean-Pierre Vernant nous en avait dit⁴ : « *On se construit par le contact, le commerce, l'échange avec l'autre* ». Partagez-vous cette affirmation ?

MS : Très sincèrement, non. Je n'y crois plus sous cette forme. Elle nous renvoie à la situation des sciences humaines dans la génération précédente. « Tu es autre, tu es différent de moi, je te respecte en tant que tel », c'est superbe mais c'est... faux. Le Grand Récit met à mal cette idée de la différence. Au dogme de la différence, il faut désormais substituer celui de l'origine commune. Cela se décline au niveau des cultures : ce n'est pas vrai que je te « découvre », la vérité est que je te retrouve ; et si je te retrouve, c'est que tu n'es pas tout à fait un « autre » puisque nous avons des ancêtres communs. La cartographie des peuples était jusqu'à peu constituée d'un puzzle de petits morceaux juxtaposés, porteurs pour chacun d'eux d'une spécificité en quelque sorte irréductible et qu'il fallait donc assumer en tant que telle. Ces temps sont révolus...

D : Mais ne peut-on néanmoins dire que notre longue histoire nous a séparés (à partir d'une souche commune) de telle façon que nous avons évolué culturellement de manière différente, tout en ayant toutes les raisons de pouvoir nous reconnaître puisque l'autre n'est qu'une forme modifiée de nous-même ?

MS : C'est juste. Mais, en disant cela, vous avez donné référence à « l'Histoire » et je voudrais commenter ce point. L'Histoire commence avec l'écriture. Or nous avons aujourd'hui dans le monde 90% de cultures sans écriture. Cela fait plus de six mille ans que nous excluons de fait de l'Histoire tous les peuples sans écriture. C'est un déni de justice abominable ! La première catégorie raciste, c'est l'Histoire !

⁴ *Diasporiques* n°35, septembre 2005, p. 6-12.

D : En l'occurrence, quand je disais à l'instant « l'histoire », j'entendais bien sûr simplement « le temps » et les événements qui lui ont été associés et non « l'Histoire » telle qu'on la reconstruit dans les livres.

MS : Dont acte. Mais l'universalité, aujourd'hui, c'est d'avoir découvert la cohérence mondiale d'un temps de l'hominisation. C'est une découverte considérable, dont ni la politique ni l'enseignement ni la philosophie ne tirent encore la moindre conséquence.

CULTURE ET POLITIQUE

D : Ceci nous renvoie au politique, au sens originel du terme. Nous sommes, au Cercle Crémieux, très frappés par le fait que les projets politiques, quels qu'ils soient, et en particulier les projets de gauche, mettent en avant une très légitime priorité sur la lutte contre les inégalités et les exclusions mais que, de façon nettement moins convaincante, ils semblent ignorer complètement les questions culturelles, y compris bien sûr du point de vue universaliste que vous venez d'évoquer.

MS : Les raisons pour lesquelles ils n'en disent mot sont claires comme le jour. Tout d'abord la société a tellement changé depuis le troisième tiers du vingtième siècle que son système politique de gouvernance est à bout de souffle. Et si le politique ne parle pas de culture, c'est que, figé dans des structures et comportements passésistes, il est terrorisé à l'idée d'en parler. Mais c'est aussi de notre faute, à nous tous. Parce que cette culture que vous appelez de vos vœux, elle est

complètement à construire dans son expression, dans sa représentation. J'ai publié en 2001 un livre à ce sujet, que j'ai titré d'un néologisme, *Hominescence*⁵, construit à partir « de mots comme *adolescence* : encore enfant, l'adulte se forme ; ou *luminescence* : de faible lueur, naît la lumière... ». Je vous y renvoie. Il faut s'efforcer à tout prix de sortir du conservatisme actuel, la tâche est rude mais exaltante ! ☺

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE LAZAR

PHOTOS DE JEAN-FRANÇOIS LÉVY

⁵ Michel Serres,
Hominescence, Le
Pommier, Paris, 2001